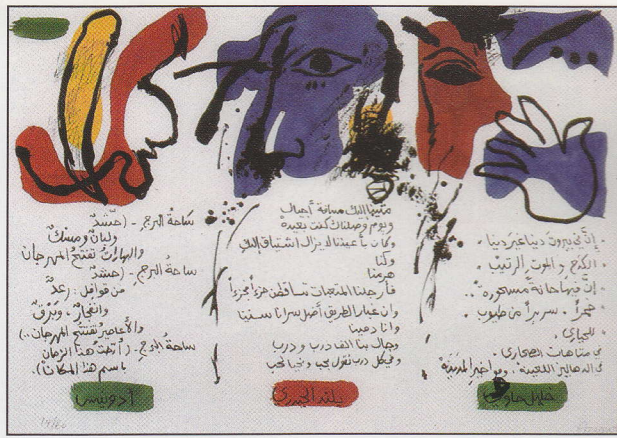




In a hot day, 1989, (détail)
Acrylique sur toile
81 x 89 cm
Collection de l'artiste



Beirut Suite, 1991
Lithographies rehaussées à la main
50 x 67 cm
Collection de l'artiste

Dialogue entre le signe et la couleur

DIA AZZAWI

Dans l'histoire de l'art contemporain arabe, Azzawi occupe une place singulière. Il fait partie de cette génération qui a dû assumer la recherche d'une identité culturelle et d'un langage artistique.

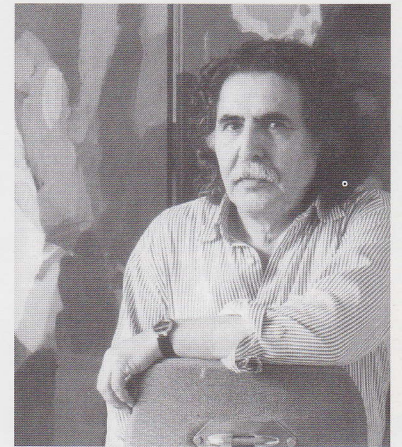
Dia Azzawi est né en 1939 dans un vieux quartier de Bagdad, à l'époque une métropole très présente dans la mémoire culturelle arabe, où il grandit avec ses cinq frères et ses cinq sœurs. Jeune, il découvre au fil de ses lectures les auteurs modernes arabes, la littérature russe traduite et même le *Reader's Digest*. Dia dessine et aime reproduire les illustrations des revues ou brosser des scènes familiales. Ses talents artistiques lui valent d'ailleurs d'être réintégré dans son école après en avoir été exclu, à cause de ses prises de position politiques. En 1962, il obtient son diplôme d'études archéologiques de la Faculté de lettres, s'étant déjà inscrit, dès sa première année, aux Beaux-Arts, en cours du soir, pour étudier le dessin et les techniques artistiques modernes. Dès le début, c'est sa fascination pour les arts de la civilisation mésopotamienne et sa connaissance simultanée de la modernité qui orientent et désorientent à la fois la ligne intellectuelle et sensible qu'il a suivie jusqu'à aujourd'hui, en toute indépendance.

Au tout début, les tableaux d'Azzawi étaient marqués par une tendance affirmée à la peinture figurative ; il puisait ses thèmes dans les anciennes sculptures.

Mais très vite, il s'oriente vers le monde des symboles et du folklore populaire. Il explore l'art sumérien et introduit dans ses œuvres les figures que la Mésopotamie lui a livrées. Il tente alors une première fusion entre le passé et le présent. Inspiré par la statuaire antique et par les sceaux cylindriques, il travaille sous l'influence d'un groupe d'artistes qui se définissaient comme des « Impressionnistes » (Jamaa't-al-Intibâ'iyîin).

En 1965, il expose seul pour la première fois ; les thèmes de son exposition sont issus du patrimoine populaire oral et visuel, avec ses symboles ornementaux et religieux variés, ainsi que du fond poétique des vieilles mythologies, des *Mille et une Nuits* et du Martyre de Hussein. Il s'intéresse particulièrement à l'épopée de Gilgamesh et présente un ensemble de dessins illustrant ses différents épisodes. C'est ainsi que Dia Azzawi s'éloigne de l'influence de ses professeurs et se met à travailler avec ses propres éléments sur la base d'un patrimoine national. Sa contribution s'avère d'une grande qualité, bien supérieure aux productions des autres artistes du groupe de Bagdad. Ce sera la dernière fois au cours de l'année 1968, qu'il prendra part à une exposition collective aux côtés des impressionnistes irakiens.

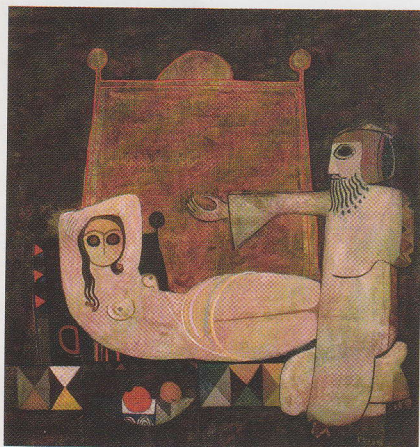
Mais c'est au début des années 70 que l'artiste dévoile une nouvelle identité



Portrait de l'artiste



Original Poetry Book, 1989
Couverture : acrylique sur panneau
39,5 x 29,5 cm
Collection de l'artiste



Arabian night, 1968
Huile sur toile
124 x 114 cm
Kinda Foundation, Contemporary Arab Art
Collection, Riyad

artistique en produisant des œuvres où dialoguent et s'interpénètrent avec intensité le signe et la couleur.

Présent sur plusieurs fronts, il mène à bien une œuvre graphique dense qui contribue à l'inscription et au rayonnement de l'art de l'estampe, aussi bien en Irak que sur la scène arabe. Il se tourne vers la poésie, conjuguant avec brio l'effet du texte à l'expression plastique, maniant évocation littéraire et valeurs picturales. Il présente ainsi une œuvre ouverte, sensible à l'événementiel, réceptive à la nécessité, à l'urgence.

Le critique libanais Nazih Khater fit un compte rendu dans le quotidien *an-Nahar* d'une exposition collective à Bagdad et d'une autre à Beyrouth : « Beyrouth devient quasiment la seconde capitale de l'art irakien, dont nous découvrirons les manifestations comme autant d'apports de l'étranger plutôt que de nous contenter de les apprécier ».

L'engagement social de Azzawi ne connaîtra plus de relâchement, la douleur des nations arabes se fait sienne, ses

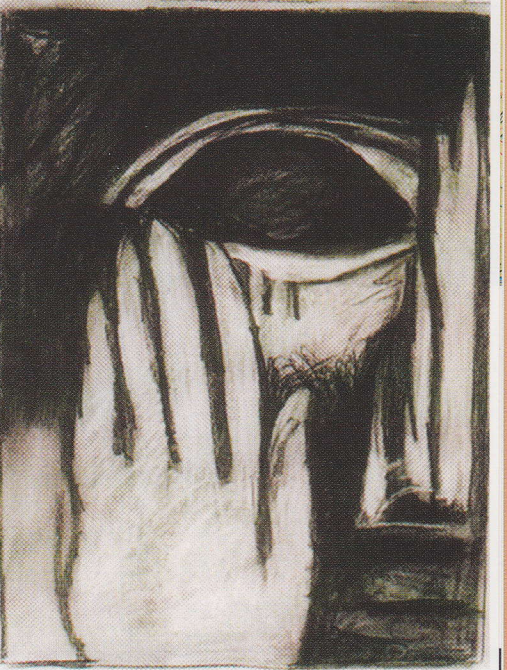
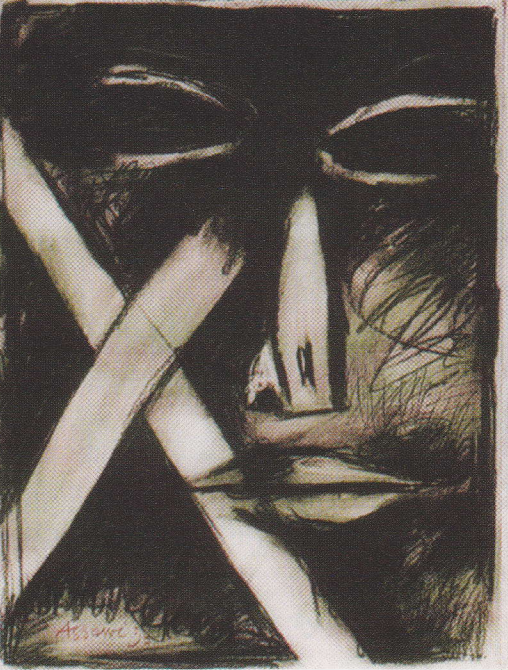
écrits sont marqués par le défi et l'esprit de résistance. L'exposition titrée *Human Conditions*, qui a lieu à la National Gallery à Bagdad en 1975, composée d'huiles et de gouaches, exprime l'ambiance de tristesse devant la lutte des frères arabes.

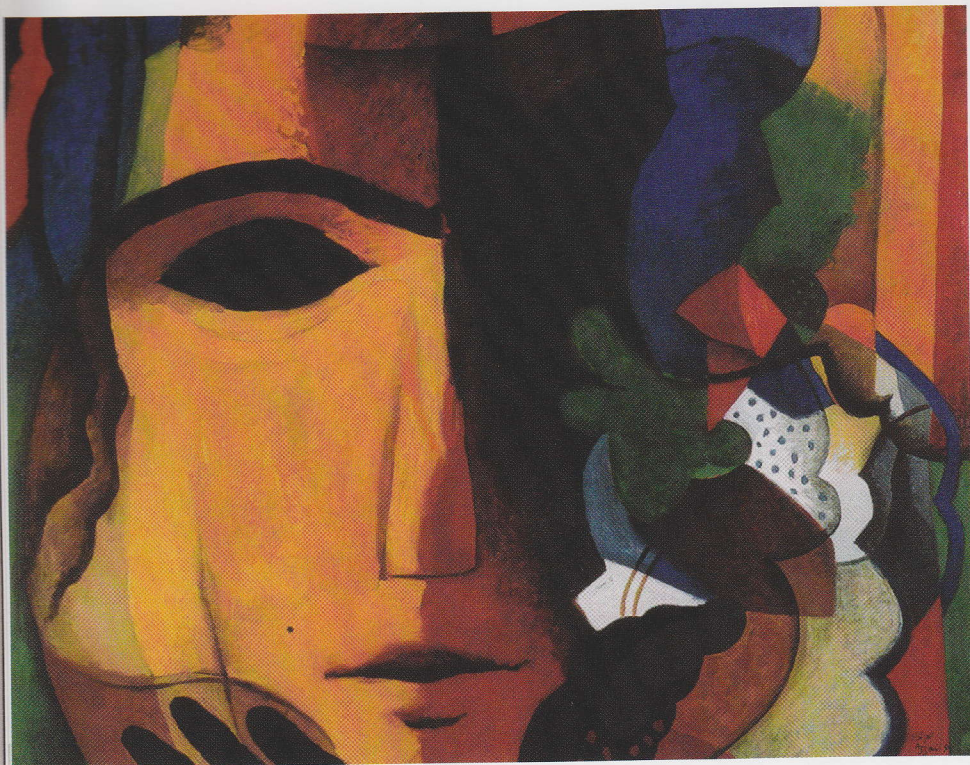
Pour Jalil Haidar : « *Des cris sont poussés de l'intérieur du tableau, figurés par les bouches bâillonnées et les corps lacérés et attachés... Des idées quasiment déclamées : la souffrance humaine, la mort...* ».

Pour réaliser pleinement son art, l'artiste choisit l'exil et s'installe à Londres en 1976. C'est là qu'il travaille et vit depuis lors, sans jamais renier Bagdad, mais plutôt pour lui donner une nouvelle vie. Il est le seul peintre arabe à avoir réussi cette prouesse avec une si grande aisance, une si grande liberté, que l'on ne peut que s'en étonner.

Ses tableaux sont des sortes de *mandalas* non religieux, des mises en espace de choses non représentables, des inventions d'espace, au sens très spécifiquement pictural du mot « espace ».

Belad al-Sawad, 1993
Fusain sur papier, 196,5 x 151,5 cm
Collection de l'artiste





Majnun Layla, n° 1, 1995
Acrylique sur toile
160 x 200 cm
Collection Arab Museum of Modern Art, Doha



Gilgamesh Mask, 1985
Technique mixte sur panneau
47 x 47 cm
Collection Kerstin Azzawi, Londres

Des jeux de formes, des jeux chromatiques, qui peuvent aussi se voir, de manière contemplative, comme une pure aventure esthétique et décorative, où le sens n'apparaît pas – et qu'il n'exclut d'ailleurs pas de son travail, comme le prouve son *Decorative Motif* de 1984. Ses œuvres peuvent parfois ressembler à d'immenses manuscrits enluminés, tel ce *Calligraphical Garden* (1988-89). Elles sont aussi construites comme des stèles d'amour au Livre, à tous les livres : *Irâdat al Hayât* pour Abu al-Qasem al-Shabbi, *Mukhtarât* pour Adonis. Authentique amour, physique, sensuel, spirituel et voluptueux, d'où la présence de la femme n'est pas oubliée, comme dans *Majnun Layla 1* (1995).

En 1991, après une absence de seize ans, il monte une grande exposition individuelle à Beyrouth. À cette occasion, le poète et journaliste Abbas Beydoun écrit ce qui désormais apparaît comme une évidence : « ... *Le tableau d'Azzawi semble constitué d'explosions de couleur dans une nuit obscure, ou encore il paraît comme posant le printemps ensoleillé à côté de la nuit. Le noir est le squelette du tableau, ses paragraphes, et ses couleurs estivales et chaudes se combinent pour constituer une architecture...* ».

L'œuvre de Dia Azzawi se situe sans conteste à la croisée des chemins. Elle contient en elle-même l'exigence d'une expression libre, d'un questionnement essentiel. Œuvre totale par la multitude de ses aspects, elle s'inscrit dans une modernité jamais indifférente aux tribulations des hommes et de l'histoire.